

Dialectes et français académique

Autor(en): **Bossard, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **81 (1954)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DIALECTES ET FRANÇAIS ACADÉMIQUE

par Maurice Bossard

Quittons maintenant le domaine littéraire et parlons un peu de la vie des patois dans le peuple depuis le début du XIX^e siècle. Il faut le reconnaître, ce siècle fut celui d'un recul massif, voire de la mort de plus d'un patois. Diverses transformations ont précipité un mouvement plus ou moins latent. Premièrement, l'école, devenue petit à petit obligatoire, vit trop souvent dans le patois l'ennemi numéro un, ce qui s'opposait à tout progrès intellectuel : celui qui parlait le patois n'était qu'un retardé. Même les expressions régionales (reste du patois mourant) furent pourchassées au même titre que les germanismes ou les incorrections de langage ; l'on ne peut compter tous les petits livres mis à la disposition des instituteurs pour les extirper du parler de leurs élèves. Le résultat de cette lutte a été en général d'amener le remplacement de la langue affective qu'était le patois, ou de ce qui en restait, par une autre : l'argot.

Les parlars locaux n'eurent pourtant pas que des détracteurs, des hommes se levèrent pour les défendre ou pour en faire apprécier la beauté, et je pense ici à un homme comme le Doyen Bridel. Ils eurent aussi leurs admirateurs, je dirais presque leurs collectionneurs, ce furent des savants locaux ou venus bien souvent d'outre-Rhin qui les étudièrent jusque dans leurs moindres détails et en notèrent les plus fines nuances. Nombreuses sont les études, les monographies publiées sur les patois, sans parler de ce beau monument qu'est l'Atlas linguistique de la France. Bien souvent,

les philologues ne se bornent pas à étudier un patois ou un dialecte, ils l'aiment et cela donne des résultats de ce genre : la récente création à l'Université de Toulouse d'une chaire officielle de langue et de littérature occitane (un examen sur cette branche ayant la même valeur que celui passé sur une autre langue).

La déchéance des patois est certes due en second à la rapide transformation du genre de vie qui eut lieu au XIX^e siècle, et est en train de se poursuivre. Les journaux écrits en français pénétrèrent partout et dans tous les milieux, sans parler du cinéma et de la radio. Les communications de plus en plus rapides mettent tous les jours en contact des gens habitant bien loin les uns des autres. L'on assiste à un grand brassage de population et à une ruée des campagnards vers la ville. Ce besoin d'entrer en contact avec d'autres personnes que celles de son milieu le plus proche facilite le triomphe du français. La mécanisation, de son côté, amène la disparition d'un grand nombre d'objets, d'instruments qu'on désignait en patois, il en est de même pour l'électricité. La batteuse a remplacé le *flo* et la lampe électrique a pris la place du *craizu*. Même dans des domaines particuliers de l'agriculture, des modifications importantes ont eu lieu. Le phylloxéra amena la disparition d'un très grand nombre de cépages régionaux ; les variétés indigènes de pommiers ou de poiriers se font chaque année plus rares ; les outils ont beaucoup changé et s'achètent à la ville

principale et sous le nom officiel, il est bien entendu inutile de parler des machines qui vont se multipliant.

Malgré tout, à travers bien des vicissitudes, bien des patois vivent encore en France, en Belgique et dans notre Suisse romande. Si, sur terre vaudoise, il est parlé de plus en plus rarement, néanmoins beaucoup de mots nous restent et ils continueront à vivre tant que nos fermes garderont le cachet de

chez nous, que dans les cuisines mijoteront les mets régionaux, qu'à la cave, on pressera le jus des raisins cultivés sur nos coteaux, enfin tant que nos paysans et nos marins d'eau douce se dirigeront pour leurs travaux d'après le soleil, les vents et les nuages. Et puis, il y a encore les gens bons ou mauvais auxquels on trouve toujours quelque défaut... et cela se dit encore avec les mots du patois.

NOS MOTS A NOUS

VI

Patois *corti* et *jordi*, jardin. — Le mot grec *chortos*, enclos, s'est transformé de diverses façons à travers les âges et les langues. En latin, il a donné à la fois *cors*, cour, et *hortus*, jardin.

Le latin *hortus* a provoqué à son tour *orto* en italien (verger), *iert* en romanche (jardin), *horticulture* en français ; c'est à cette branche que se rattache le patois des Vallées vaudoises du Piémont : *hort*, jardin (catalan *ort*).

Quant à l'autre terme latin, *cors*, il a produit *curtis* en bas-latin, d'où en italien *corte*, *cortile*, *cortiggio*, en espagnol *corte* (d'où *Cortès*), *cortijo*, en anglais *court* (de tennis) ; et en vieux français *courtil* (jardin) et *court*, en français moderne *cour*, *courtilière*, et *cortège* (de l'italien *cortiggio*). C'est à cette branche que se rattache notre patois *corti*, qui veut dire jardin ; de même que *cortena*, tas de fumier (le patois est plus précis que le français, puisqu'il appelle *cortena* le tas de fumier, alors que le fumier lui-même, en tant que substance, se dit *fêmâ* ou *bumin*).

Cette même branche a pris une évolution différente en donnant en allemand *Garten* et en anglais *garden* ; c'est de là que vient en ligne directe le français *jardin*. Et c'est à cette famille qu'appartient l'autre mot patois signifiant jardin : *jordi*.

Quant au patois *ôûcha*, plantage (Vaud) ou *chenevière* (Neuchâtel), il semble plutôt descendre du latin *olca*.

Chs M.

Envie !

Un amateur de trois décis était en contemplation devant la girafe d'un jardin zoologique.

— Charette va ! l'entendit-on soudain murmurer en s'épongeant le front, en voilà une qui doit jouir d'un verre de vin jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bas du « cozon » !